

*Tatari*  
*Ou la Malédiction*

2008

Etienne Buraud

**Midi**

Il est midi dans la vie de Shiïro. Midi, l'heure de la chaleur accablante où l'homme se fait voler son ombre, l'heure où le grand Pan vient troubler la quiétude des bergers avant la torpeur post méridienne, et après la fraîcheur énergique du matin. A midi, tout se fige dans une tension explosive vers le mouvement. Dans la vie de Shiïro, voici venir l'heure des démons sous la lumière aveuglante.

A quarante cinq ans passés, le professeur du lycée Tanashi ne regarde plus la pendule. A peine daigne-t-il lever la tête pour saluer le départ de ses disciples. Le travail du jour est accompli avec ceux-là qui le craignent et lui obéissent. Ils progressent, et n'a pas besoin de connaître leurs visages. Mais le soleil est pourtant à son zénith. Il claque la porte, se dirige machinalement vers la sortie, passe l'immense grille automatisée et ne lève pas la tête de peur que certains obséquieux ne l'obligent à renvoyer un « bon week-end Monsieur Kaheda ».

## Shiïro Kaheda

C'était dimanche. Le vieil homme passa devant Mei sans la voir. Et pourtant, on pouvait dire qu'elle émergeait singulièrement de toute cette vulgarité grégaire et arrogante qui se formait par grappes, et ne s'offrait que dans un souffle condescendant aux photographes de passage. Mei, elle, était venue seule au rendez-vous hebdomadaire des *Ijime* de la mégapole Tokyoïte, singulière encore par la préciosité de son costume noir et blanc, une jupe de dentelle s'évasant au dessus du genou, et les ongles peints si finement, qui se croisaient sur un ourson en peluche qu'elle serrait fort sur sa poitrine naissante, afin de suggérer que si tout en elle potentialisait magnifiquement la femme-enfant, on ne l'arracherait pas au fantasme qu'elle incarnait. Mei s'offrait ingénument aux touristes hypnotisés par cette créature spécifiquement japonaise.

Intrigué par l'attroupement qui s'était formé autour de l'enfant, Shiïro, sur le chemin du retour, parce qu'il avait fait sa petite promenade dominicale, et que maintenant l'ennui et la fatigue le rappelaient chez lui, tourna instinctivement la tête, presque contre son gré, par mépris pour ces touristes à qui il aurait voulu jeter comme un sort pour les punir de leur curiosité. Son regard se heurta soudain à l'enfant, avec la même brutalité inattendue

qu'une poignée de porte retenant la maille du pull. Mei, la petite Mei, punie, humiliée par lui l'an dernier, Mei l'*Ijime*, se tenait là. Mei, l'insoumise, qu'il avait contribué à broyer par sa sévérité, et qu'il avait poussée vers la sortie, comme il l'avait fait de tant d'autres mauvais sujets. Il s'arrêta puis réfléchit, hésita et rentra chez lui.

## Yasu

Yasu a vingt-huit ans. Riche, belle comme peu de filles de la ville, Yasu parle peu, mais la profondeur de son regard impose le respect. De cet amour entre l'héritière et l'enseignant naquit Akari, l'étrange enfant aux yeux verts.

Cadette d'une fratrie de quatre, Yasu assista très tôt à l'agonie de sa première sœur. Elle se souvenait que le canapé qu'occupait la malade se trouvait entre la salle de jeu et la chambre, si bien que le désir de jouer se trouvait automatiquement puni par l'image de la mort approchant. Mais il ne fallait pas pleurer, et puis elle était forte, disait-on. Shiïro fut happé par cette beauté grave que donne l'endeuïlement et la jeunesse mêlée, probablement pour la rareté qu'elle suggère. Puis la mère mourut précocement à son tour.

Il émanait de cette femme un je ne sais quoi de rassurant, et l'odeur âcre du malheur avait eu l'effet d'un appât. Il jouait le rôle du sauveur, afin de laisser sa trace dans cette mémoire toute ensemble juvénile et vieillie d'un coup. Ce fumet tragique avait exercé une attraction étrange. Plus personne ne pouvait pourtant se targuer d'un destin grec. C'est bien ce qu'il se disait, en chassant

ce doute absurde et anachronique. A force de voir toutes les femmes de la famille partir, Shihiro prit peur. Pour Yasu d'abord, à la fois résignée et révoltée, mais surtout pour Akari, qu'il devait arracher au destin. La gageure était plus simple qu'il n'y paraissait, même si elle devait passer par le sacrifice de l'épouse. Il fallait faire pencher Akari du côté du père, elle qui était le fruit de la malédiction et de la chance confondue, lui tourner doucement le visage vers la vie.

## Yoyogi Park

Le dimanche suivant, après une semaine de labeur routinier, Shiïro se rendit tôt sur le pont qui mène au Yoyogi Park. Elle était là.

L'attroupement formait comme un mur autour d'elle, alors il l'observa de loin, et quelque chose en lui se fissa, s'ébranla, puis s'effondra. Il s'adossa à la rembarde et attendit. Quelques minutes plus tard, l'enfant cessa de se donner en spectacle. Elle semblait attendre quelque chose et alors que le mur s'était dissipé, elle crut reconnaître, la fixant d'un regard qu'elle n'avait pas oublié, son vieux professeur, mais cette vision correspondait si peu à ce qu'elle s'attendait à voir à cet instant qu'elle détourna les yeux. Alors, comme celui qui revient brutalement sur ses pas pour avoir oublié quelque chose dans le lieu qu'il vient de quitter, ses yeux, plus vite que sa conscience, s'agrippèrent de nouveau à ceux du vieil homme qui semblait désormais être absent, parce que, si en effet ce ne pouvait être qu'elle qu'il regardait, il semblait s'être abîmé dans une manière de sommeil éveillé. Elle s'avança vers lui plus par inquiétude que par nécessité.

« Monsieur Kaheda. Allez-vous bien Monsieur Kaheda ?

- Oui, mon enfant. Depuis quand êtes-vous ici, je ne vous ai jamais vu ? mentit-il.

- Depuis ce matin. C'est la seconde fois que je viens. J'attends une amie. J'ai faim, Monsieur Kaheda. Pourriez-vous me prêter de quoi acheter quelque chose ? »

Shiïro se leva doucement et lui dit qu'il reviendrait, qu'il lui rapporterait à boire et à manger.

« Merci Monsieur, lui dit-elle à son retour. Passez me voir à cette adresse, j'y travaille en semaine, du lundi au mercredi. » Shiïro s'empara du papier et situa immédiatement le lieu où Mei tentait de gagner sa vie.

Ni l'un ni l'autre ne surent véritablement si cette scène avait eu lieu.

Sur le quai de la station Harajuku, Mei, traînant sa grande valise rouge qui renfermait celle qu'elle avait aimé devenir une journée durant, ne pensait pourtant plus à rien ; le chemin vers le petit appartement de la banlieue ouest se déroulait fondu dans la nappe assourdissante des ritournelles de SWAP ; Mei était fourbue. Et il fallait pourtant le soir même, pour celle qui vivait en *furita* depuis que, à la fois harcelée par ses camarades, et violentée par celui qui s'était effondré sous ses yeux – mais non, cette scène ne devait pas avoir eu lieu, c'est impossible – il lui fallait pourtant repartir vers Roppongi, et passer ses habits d'hôtesse de Pink Bar.

## Mei, le chat

Mei est un être hybride moitié chat, moitié lune. Du félin, elle partage l'attitude indépendante, et imprévisible, qui met fin au baiser brutalement, et quand cela lui chante. Il ne faut rien lui demander car, comme le chat, elle ne donne que ce qu'elle veut quand elle le veut. Pourtant, on sait qu'après une fuite subie, et qui vous culpabilise presque d'un acte commis par mégarde et qui justifierait sa dérobade, Mei revient et ne vous a en fait jamais quitté. Comme la lune changeante, jamais Mei ne peut se tenir à un projet, trop assujettie aux vibrations aléatoires de ses instincts. Porte fermée, visage impassible et impossible à dérider, Mei regarde au pire dans la direction opposée à la vôtre, au mieux par-dessus votre épaule.

Impassible, appliquée et obstinée dans sa besogne, Mei était pourtant très aimée ici. La chambre du rez-de-chaussée, au fond du couloir, donnait sur un immeuble insalubre. De la fenêtre, on ne pouvait distinguer que le balcon du premier étage de l'immeuble d'en face, auquel pendaient une dizaine de sacs poubelle qui répandaient une odeur infecte. Impossible pour elle d'ouvrir les fenêtres. Il fallait donc faire avec la moiteur de l'été, cette chaleur irrespirable qui accentuait l'humidité de la chambrette. C'était là son antre qu'elle louait à bas prix en

cachette de tous, et en premier lieu de ses parents et de ses amies.

Shihiro sortit de sa poche le petit papier qu'elle lui avait glissé le dimanche précédent; c'était là. Il frappa. L'enfant ouvrit, leva les yeux sur celui qu'elle avait craint si longtemps, lui sourit et saisit sans rien dire la grosse main de l'homme. Il tremblait imperceptiblement et se laissa guider vers le lit. En lui, ce seul contact avait provoqué une sensation foetale. Il était pétrifié et ne semblait pas vivre l'instant, tant la synesthésie provoquée par ce premier contact était violente. Le temps n'avancait plus. Un cocon moite se formait autour de cette chimère en devenir, et le silence s'éternisait sans qu'aucun des deux n'osa le rompre.

Alors, quand il sentit à ses yeux perler des larmes, il se leva doucement pour ne pas qu'elle s'en aperçut, poussa la porte et partit. Mei ne ressentit ni tristesse ni surprise. Elle avait enfin touché la main de Monsieur Kaheda, l'avait assis à côté d'elle, lui avait montré ce qu'elle était devenue.

Mei refusa le client suivant et ferma le verrou. Elle s'allongea sur le lit et se repassa la scène qu'elle venait de vivre. Elle s'endormit en dessinant sur son corps et entre ses jambes la forme de la main de son invité.

## **Kabukisho**

Ce soir-là, Shiïro ne rentra pas chez lui. Pour la première fois. Il était perdu. Il voulait se perdre. Après avoir traversé Ueno Parc, il prit une ruelle derrière la gare centrale, avala quelques brochettes infectes, et marcha des heures. Electric Town flambait de néons infinis et multicolores, feu d'artifice qui transcendait la nuit. Les hurlements assourdissants des vendeurs d'électronique d'Akihabara achevaient de transformer la fatigue de Shiïro en une ivresse hallucinée. Il avait encore faim et voulait retrouver un semblant de paix, enfila un plat de Sashimi et deux pichets de saké tiède, et monta dans un taxi pour Roppongi, le quartier des boîtes chics. Shiïro, ivre, se fit interpeller par un rabatteur africain et se retrouva sans trop comprendre dans un bar à hôtesse. Il prit place seul dans un large canapé en cuir, et tenta de distinguer la carte des boissons et les tarifs. Assises face à lui, huit jeunes femmes attendaient et le regardaient en souriant.

Natasha, une anglaise d'une vingtaine d'années se leva, et vint lui faire la conversation. Il devait lui offrir à boire et, moyennant trois cents yens, il avait le droit de parler à une inconnue en lingerie fine autour d'un verre de vin. Trop éméché pour réaliser l'absurdité de la situation, il échangea des informations inutiles avec celle qui travaillerait à son compte, plus avant dans la nuit, s'il le voulait. En face, deux touristes américains pelotaient

vulgairement quatre hôteses, et riaient outre mesure. Shiïro, écoeuré, déposa les billets sur la table, s'excusa et quitta brutalement le bar pour sauter dans le premier taxi venu. Il lança au hasard un "Kabukisho".

Avec de l'argent, on avait tout dans ce quartier des bas-fonds. Il avait voulu littéralement transpercer la nuit, rompre cette maudite habitude de compter les heures et de gérer sa fatigue, et pour cela ses pas décideraient pour lui.

On sortait du quartier chaud en quelques minutes. Malgré sa réputation, l'endroit était moins agressif que Roppongi parce que les touristes y étaient plus rares, et les clubs consacrés plus spécifiquement aux autochtones. C'est là qu'il tomba sur Otokichi, un bar minuscule du quartier d'or qui fêtait son cinquième anniversaire. Les six grandes bouteilles de saké trônant sur le comptoir annonçaient la suite. Il prit place au bout du zinc, et fut accueilli comme un invité. Pour 80 yens, il boirait à volonté. Après une heure tous les visages se fondirent dans un même anonymat, parce que le sake, après cinq ou six verres, nivelle toutes les formes, comme la poudre de riz toutes les imperfections des femmes. Et le jour lui-même, le lever du soleil de quatre heures, n'était qu'une nuit lumineuse. La beauté et la laideur s'épousaient pour irradier les visages. Il n'était plus que mouvement interne, que balancement et confusion, rires et éclats de voix ponctués de silences lourds de méditation éthylique, ne sachant s'il assistait ou participait à ce brouhaha du petit matin.

Des poches de son pantalon qui traînait en boule au sol étaient tombées quelques yens, restes d'une monnaie dont l'origine s'était perdue avec l'ivresse de la nocturne. Il ne savait même plus quel miracle l'avait mené chez lui, là, sur ce canapé, entre la chambre d'Akari et la sienne. Yasu passa sans même daigner le regarder, pleine du dégoût que lui inspiraient ces symptômes de la nuit jonchant le carrelage, emplie aussi d'impuissance face à cet homme qui s'en allait désormais, et qu'elle n'avait plus la force, ni l'envie de retenir.

Il lui jeta un regard qu'elle n'avait encore jamais vu, qui lui disait que la fin était imminente, que quelque chose le poussait maintenant à sonder ses propres bas-fonds, et surtout à consommer, littéralement manger cette enfant du déséquilibre, la dévorer le soir-même, parce que le fruit était mûr et qu'elle le lui avait explicitement demandé. Yasu sembla voir la scène se jouer devant ses yeux, dans ce regard vitreux d'un lendemain de beuverie, et comprit comment cet homme qu'elle n'avait jamais su satisfaire agonisait d'amour et de désirs souterrains. Elle vit celui qu'il allait devenir, pressentit ce que lui-même ne soupçonnait pas encore, que la porte allait se refermer sur le premier tiers de sa vie d'homme, qu'il allait poser les lourdes valises de son existence à elle, et échapperait à cette malédiction. Mais alors qu'elle aurait pu éprouver la tristesse de Pénélope, Yasu savait que ce départ-là annonçait aussi sa propre naissance.

## Okura Hôtel

Parmi les lieux de prédilection de Shiïro, il y avait l'hôtel Okura de Roppongi, le plus chic et traditionnel de Tokyo. Il allait parfois y retrouver son vieil ami Toshi, directeur de la plus importante manufacture de papier du pays. Ici, tout était parfait. Il appréciait ce mélange de confort oriental et d'atmosphère surannée. Tous deux se donnaient rendez-vous au sushi-bar de l'aile principale. Dans ses soirs de solitude où il abandonnait son foyer, il ne regardait jamais à la dépense, et remplissait à une cadence régulière le verre de son ami qui faisait de même, enfilant avec gourmandise les fines tranches des poissons crus les plus nobles, et réputés les meilleurs de la ville.

« ça n'a pas l'air d'aller ce soir, lança Toshi. Shiïro lui renvoya le regard humide et profond de celui que la gêne empêche d'en dévoiler davantage, et se contenta de lever son verre en articulant un « Kampai ! » goguenard.

- Et toi, avec ta femme, non plus, vous ... » Toshi se taisait, s'amusant de voir son ami s'empêtrer dans sa question car il savait ce qu'elle laissait sous-entendre.

« Kampai, lui renvoya Toshi. Accompagne-moi demain à Kyoto, j'y fais une petite visite surprise à l'usine de papiers recyclés, ça te changera les idées. »

Mais il ne savait pas que le lendemain, précisément à l'heure où il remonterait dans le Shikansen, Shiïro et Mei s'aimeraient pour la première fois, et que c'était pour cette

raison qu'il venait de commander un cinquième pichet de saké.

Il traversa le hall immense et froid de l'hôtel, s'arrêta à la réception et demanda une chambre double sur le jardin japonais. Huit jours s'il vous plait.

## **Mei, l'amour**

Shihiro se laissait progressivement hanter par cette image de la jeune Mei. La scène vécue la veille l'habitait. Elle le reçut comme si elle l'attendait, prenant soin de dissimuler sa joie profonde.

Cette fois, il allongea la jeune femme sur sa couche de travail, avec une précaution toute autoritaire et virile, sans la quitter des yeux. Mei se laissait faire, et sentait combien elle avait envie de s'abandonner, quémandait intérieurement qu'il se fit impérieux dans son désir, qu'il la domina et qu'elle lui obéit.

Difficile de ne pas parler de Mei sans parler d'amour. Difficile de ne pas parler de Mei, de ne pas penser à Mei, de ne pas voir Mei en pensées partout, de se souvenir de Mei, et d'imaginer, dans la même seconde, Mei à trente ans. Beauté et pauvreté de la femme-enfant, générosité dispendieuse, corps toujours tendu et prêt à l'amour, bouche et lèvres ouvertes, toujours offertes, toujours donnant, prête à se perdre, toujours à se donner et à prendre jusqu'à la rupture physique, de cette jeunesse désencombrée qui ne sait que vivre et ressentir, pleurer et s'abandonner, rire et se donner, toujours, sans oser prendre encore et prenant pourtant autant et plus qu'il n'est possible. Il apprit à Mei ce qu'elle voulait savoir, et il fallait voir ses mains tendues puis recourbées, griffes de tigre sur son dos, la tête plaquée à l'oreiller, et les yeux

clos, sous les paupières les pupilles latéralisées verticalement, ressentant sous ses mains jaillir littéralement les lignes de ses muscles dorsaux, qu'elle parcourait en même temps de sa bouche, ou plutôt qu'elle creusait de ses dents, ne sachant s'il lui donnait la permission d'y mordre, et y mordant avant même de l'avoir demandé, délicatement, quand il s'attendait à ce qu'une douleur bien plus vive le déchirât à tous moments. Et il voyait à cet instant se réaliser précisément le fantasme de la jeune fille construit par la culture de l'image à laquelle il avait pour sa part échappé, et qui présentait l'homme dans cette virilité saillante et luisante, stéréotype qui avait dû la hanter les nombreuses nuits de sa sexualité naissante. Et voilà qu'elle le tenait enfin, ce mâle aux épaules larges, voilà qu'elle le tenait prisonnier entre ses cuisses, à califourchon sur ses lombaires inférieures, l'écrasant de tout son poids à elle et le pétrissant de ses mains, pour créer l'homme nouveau, en accoucher.

Shiïro ne quitta pas la chambre au petit matin. Il restait blotti dans les bras de Mei, la tête enfouie dans les replis de sa poitrine petite et ferme, les yeux clos, le souffle chaud renvoyé par la peau si proche de la jeune femme, qui caressait nonchalamment le crâne du vieil homme. Il était à la fois bien présent et absolument nulle part, comme neantisé par ce chemin qu'il suivait autant malgré lui que volontairement. Shiïro se désagrégeait petit à petit, et sentait comme éclore d'une coquille nouvelle.

Il murmura qu'il ne reviendrait que dans quelques jours, qu'il partait en voyage, ce en quoi il ne mentait pas complètement. Mei sourit à cette nouvelle inattendue, enfonça sa tête sous les draps, et la ressortait en badinant pour voir le corps progressivement vêtu de Shiïro. Quand la porte se referma, son sourire ne l'avait pas quittée. Elle se leva pour retourner le petit panneau qui prévenait de son absence et se recoucha.

**Minuit**

## Tokyo - Roppongi

La nuit tombée, il ne savait pas encore que Tokyo, monstre vertical, Argus écorché, Argus électrique aux intestins ferrés et routiers dégoulinant entre les parcelles boisées des temples et des cimetières, Tokyo ville-monde, non pas une ville mais l'infinie combinaison de toutes les villes possibles que nul ne dénombrera jamais, Tokyo donc, allait d'abord faire de lui de la bouillie d'homme, l'aspirer puis le broyer en une fraction de seconde. A peine aurait-il le temps d'y poser le pied qu'il dégringolerait vertigineusement dans ses propres gouffres, qui n'étaient jusqu'alors que d'imperceptibles interstices, mais que la ville allait écarter pornographiquement, creuser, fouailler, et lui, comme une feuille au vent bringuebalée de tous côtés, entrant, sortant, déambulant, errant à gauche, puis à droite, mais surtout revenant sur ses pas, égaré aussi dans la verticalité, montant et redescendant les escaliers des buildings, ne sachant plus où poser ses yeux ni ses pas. Tokyo-tornade donc avait trouvé son jouet, et allait le digérer dès le premier soir.

Boire, boire encore et encore, de bar en bar, pour stabiliser en lui ce qui pouvait l'être, boire des yeux la foule explosive des clubs, dont la mèche se consume lentement le jour durant, dans l'incommunicabilité et

l'anonymat d'une société feutrée qui chuchote en pleine lumière, et qui attend le soir pour inspirer enfin, et le cri qu'elle pousse à la nuit tombée rappelle celui du nouveau-né à sa première bouffée d'air, car oui, quelque chose à Tokyo se déchire bien dans le corps de ses enfants quand le soleil disparaît. Et au lieu de regarder vivre d'abord ces noctambules qu'il connaissait si peu afin d'entrer par la bonne porte, il s'était pris pour l'un des leurs, avec une naïveté et une présomption terribles, et c'est ainsi qu'il rencontra May.

Il était une heure quand il poussa la porte du Motown 1 à Roppongi, déjà saturé d'alcool de riz tiède, happé par la chaleur et l'odeur des femmes, les poches pleines encore. Il était repérable à cent mètres, proie facile des prostituées qui tapinaient ici à leur compte, mais belles de cette beauté des filles de nuit hyper sexuées dont l'attitude codifiée interpelle chaque parcelle du désir masculin que l'alcool a nettoyé de tout scrupule et qui en a excité la part chasseresse. Elles aux parades imparables, jouant haut de leur poitrine adolescente dont la jeunesse n'avait parfois rien à voir avec le reste mais qu'importe le vin pourvu qu'on ait l'ivresse se disait-il, et que ces jambes étaient longues ... Abruti par cet alcool qui l'avait et allait l'inonder au fur et à mesure que ses poches dégueulaient les billets de mille yens, il abreuvait au moins quatre d'entre ces louves qui s'étaient amassées autour de ce bon bougre spendideux et mûr pour l'abattoir. May n'en fit qu'une bouchée. Quand il articula mollement un « How

much ? » sorti péniblement de sa bouche pâteuse, et qu'elle lui répondit « Three thousand », le paradis était vraiment bon marché ici se dit le pauvre hère gonflé par le sentiment de puissance du mâle qui pouvait à ce prix-là faire jouir autant de fois qu'elles le désireraient les plus belles prostituées de la ville. Jamais il ne lui était venu à l'idée de se demander pourquoi cette tardive négociation avait lieu entre les deux derniers clients d'un club désormais vide, et pourquoi, à ce prix-là, la sublime May n'avait trouvé plus tôt chaussure à son pied. Dans son abrutissement éthylique, il en était venu à penser qu'elle était restée pour lui.

Au réveil, la marée s'était retirée, et sur le sable gisaient quelques débris d'images. Le corps d'un homme d'abord face à lui, le sexe d'un homme, et la tête penchée sur la cuvette des toilettes, des mots aussi « ... drink water ... », « ...I'm safe... », et lui, moitié méduse, moitié sac de sable, quelque chose entre l'animal et l'objet, lourd, mais manipulable encore un peu, la tête plaquée contre l'oreiller, lâchant dans un dernier souffle « ... you can go now... », avant de perdre conscience. Comme il aurait voulu revoir cette scène pour refaire le chemin qui l'avait fait toucher le fond, et au réveil seulement, après avoir difficilement soulevé l'enclume qui lui servait de tête, constatant les dégâts d'une nuit où il avait pour la première fois, à l'âge d'homme, enfin, perdu tout contrôle, sans vraiment que ne pointe en lui le moindre ressentiment à l'égard de celle, ou de celui, qui l'avait, en moins de deux heures, non seulement piégé, mais aussi possédé, et dépossédé de tout l'argent qui lui restait.

## Shibuya

Désormais, tout était permis. Il habitait un autre pays, loin des siens, exilé à l'intérieur de sa propre ville. Shiïro voulait replonger et prendre sa revanche sur Tokyo, défier encore sa gueule béante qui avale, ce ventre qui digère toute l'activité humaine de son immensité gargantuesque. Affronter la ville en marchant, les épaules droites la tête haute, sans se soumettre au dédale, mais foncer, l'oeil aux aguets du moindre signe, de la moindre lumière qui interpelle et, savoir lui dire « oui » ou « non », ou « je n'ai pas le temps », car entrer quelque part c'était déjà donner au moins une heure. Ici, si tout vous appelle toujours, rien ne vous accueille jamais vraiment. Il venait d'en faire la très intime expérience.

La vue du Peak Bar sur la ville était somptueuse. On sentait le monstre vibrer de l'intérieur, mais sans l'entendre. Tokyo était un immense aquarium de métal, de béton et de lumières rouges et blanches qui scintillaient derrière des vitres impeccables. Et il réalisait alors sa petitesse à lui, dont le monde intérieur vibrait de la même énergie vitale. Défier cette bouche immense qui l'avait

englouti la veille, mais il n'avait plus l'âge désormais de s'effondrer après chaque coup.

A l'Atom Club de Shibuya, il rencontra une coréenne minuscule, sur les lèvres de laquelle il avait déposé presque un baiser, juste la chaleur de son souffle qu'elle avait goûté comme un bonbon. Son patron l'y avait conduite probablement pour la récompenser d'une semaine de travail, mais encore plus, visiblement, pour la séduire, car il n'y avait d'autres raisons possibles à sa réaction brutale quand il vit que les deux individus se plaisaient tellement que le tour était joué, et que Shiïro avait réussi en un éclair ce que lui tentait en vain depuis cinq jours. Alors, de dépit, il la prit soudainement par le bras, sans violence, mais avec une fermeté toute asiatique, de cette fermeté virile du mâle jaloux, poli, ivre et dominateur, usant ainsi de son pouvoir hiérarchique pour séparer les deux futurs amants. Dans ses yeux à elle, toute la tristesse de l'occasion manquée, d'autant plus qu'ils n'avaient rien échangé d'autre que des regards et des caresses. Quant à Shiïro, un léger coup de poignard et puis très vite, plus rien que la sensation de cette femme, belle et offerte mais disparue à jamais.

Arriva alors Miki avec qui il dansa des heures avant de l'emmener dans un bar entièrement vide, dans le silence de l'aube naissante, pour lui apprendre le « baiser français ». Comme ils rirent tous les deux car elle ne parvenait pas à relâcher les muscles de ses lèvres, et se contentait de poser sèchement sur sa joue à lui des baisers

de femme depuis longtemps mariée, d'une sècheresse incroyable, durs comme du bois (chose impensable car pourtant elle n'avait cessé de boire la nuit durant !), et rapides, et lui essayant de transformer ces coups de baguettes en sucrerie fondante, tenant entre ses mains ce frêle visage, et approchant de manière toute didactique les siennes, lui enjoignant, également en vain, de fermer les paupières et de savourer la sensation de cette étoffe de chair.

Ce qu'ils rirent tandis que la mauvaise élève, au moment où enfin il parvint à déposer quelque chose comme une miette de baiser, à sentir la finesse de cette bouche minuscule, et commençant à avaler progressivement cette esquisse de chair filiforme, poussait des petits cris de souris et se reculait légèrement, comme si elle sentait les bras d'une pieuvre qui l'enserraient. Et ce qu'elle devait probablement pressentir, c'est qu'il allait la dévorer elle comme Tokyo l'avait avalé lui, d'un violent coup de gueule.

A chacune qui correspondait de près ou de loin au mythe qu'il s'était construit de la femme japonaise, par sa finesse, sa grace, et cette faculté hors du commun à être tout à la fois en dehors et au dedans d'elle, il aurait voulu rendre la pareille, et tout en lui était tendu vers ce processus d'absorption, d'autant plus que lovée entre ses larges mains, couvée par son torse entretenu et ses épaules solides, elle sentait fondre en elle les premières résistances, au fur et à mesure qu'il exerçait une attraction toujours plus forte sur cette bouche hypnotisante, jusqu'à ce qu'elle s'effondre de fatigue sur la table du bar impeccablement

nettoyée par un serveur pris entre la déférence et la désapprobation.

Et maintenant Miki se tenait là, allongée, non plus vulnérable mais friable, en miettes de fatigue, lourde la tête les yeux clos, dans une posture au souvenir d'abandon ; Miki avait, la porte de l'appartement refermée, dépecé goulument l'homme auquel elle n'avait cédé que difficilement quelques heures plus tôt, dans ce lieu public. Mais non. Porte fermée, bouche ouverte, gorge ouverte, mains ouvertes, Miki avait escaladé sa musculature exhibée, et s'en était emparée comme un apatride spolié de sa terre retrouve son bien. Et lui, terre conquise donc, terre foulée aux pieds et aux mains, terre fouaillée, lui déplacé, démembré presque car elle avait désormais une énergie sidérante, lui donc, avait choisi d'accueillir la nouvelle immigrée de sa nuit. Ou plutôt du petit matin. On s'était battu plusieurs fois puis rendormi, par intermittence. Il lui semblait que la petite femme s'était encore amenuie, qu'elle pouvait maintenant tenir toute entière dans sa main, qu'elle disparaissait au fur et à mesure que le jour se levait. Mais il la tenait encore, serrée contre lui, respirant fort les effluves de sa chevelure de noir tendue, dessinant avec son auriculaire la forme de ses lèvres qu'il avait su ouvrir et meurtrir, jouant maintenant à deviner le nombre et le contour de ses dents, les yeux pointés au plafond de la chambre. Miki la liane s'accrocha une dernière fois dans une étreinte électrique, dont la décharge lui fit se demander s'il avait déjà été plus heureux que ce matin là.

Elle se leva, empreinte de cette majesté qu'il n'avait vue nulle part ailleurs, et sembla glisser vers la salle de bain. Furtive et solennelle à la fois, très silencieuse, portant haut l'histoire esthétique de la déférence sexuelle propre à sa civilisation, elle tourna son visage apaisé vers Shiïro, tout en s'éloignant, et referma la porte coulissante.

## Aoba

Les errances de Shiïro donnaient des résultats spectaculaires. Chaque soir l'aventure se distinguait précisément de la précédente. De sa chambre de l'Okura Hôtel, il voyait le soleil tomber doucement sur Tokyo. Il ne pleuvait plus depuis deux jours et c'était pourtant la saison des pluies. Les yeux rougis par la nuit de la veille, il pensait que la vie est étrange parfois, et sans pour autant être frappé d'un mysticisme déraisonnable, il ne pouvait s'empêcher de croire que quelque chose ou quelqu'un agissait pour lui.

Il décida alors de se rendre au restaurant d'Akko qu'il avait rencontrée au Black 911.

Akko, dans son étrange beauté traditionnelle, savait dire non. Elle contournait pour mieux se refuser tout en regrettant longtemps et en s'épanchant en excuses. Elle sortait habillée en geisha, appret qui embellit en gommant toute laideur. Derrière la sophistication de la coiffure, du maquillage et de l'attitude, ne restait plus que la beauté froide fournie par l'artifice. Mais cela ne rendait pas Akko moins belle, moins ni moins désirable. Alors quand elle s'agenouillait pour déposer les plats aux clients de son restaurant, la nature de l'homme était interpellée dans un désir de possession brutal, et voyait en même temps dans cette posture d'infériorité toute la grâce qu'il pourrait

mettre à épargner cette frêle créature. Mais le plus beau résidait dans cette distance avec soin entretenue par l'orientale, dont la maîtrise des codes et des situations contrastait violemment avec la barbarie du désir de consommation immédiate du mâle. Elle s'inscrivait sincèrement dans la durée. Akko incarnait ce mythe de la femme japonaise, et elle avait sans le vouloir réussi admirablement son coup. Comment savoir ce qui tenait davantage du calcul ou de la culture, des codes ou de l'intelligence ?

Shihiro était donc venu pour voir Akko à l'Aoba. Elle était en plein travail, s'agenouillant au niveau des clients qui logeaient dans de petites pièces particulières, dans un geste sublime de déférence et de soumission. La précision et la vivacité de ses mouvements était telle qu'il n'osait intervenir. Il s'accouda au comptoir du bar, et fit un signe au cuisinier qui servait également de barman. De ce lieu d'une sobriété étonnante, Shihiro partit vite, car il comprit que l'esquive d'Akko avait paradoxalement consisté à l'attirer dans ses filets.

Après cette première leçon, voilà qu'il tendit l'autre joue. Après Akko, Koheda lui confirma cet art de l'esquive. Au club 328, à l'écart de la folie de Roppongi, il était retourné voir cette serveuse entre deux eaux. Non qu'il la trouvât particulièrement belle, mais elle se faisait dans sa minceur et dans l'aspect particulièrement émacié de ce visage aux fossettes marquées l'incarnation d'une forme de fantasme. Elle aussi participait au grand jeu mystérieux de la séduction à bas coût qui rapportait gros. Et ce à tel point que quand il lui glissa dans la main une

demande sans équivoque, elle alla en référer à son patron, jusqu'à lui montrer ce mot, et lui abruti par l' alcool et la stupeur de la situation, sonné par le vacarme ambiant, mélange confus de musique et de cris, attendant sa réponse.

Voici comment elle s'y prit et la teneur de sa confidence à son chef. Il lui fallait la permission de se sauver sans rien dire juste avant la fin de son service. Au lieu de dire non, elle lui envoya un "juste une minute" qui dura deux heures, puis s'évapora. Les errances de Shiro commençaient après trois nuits à sentir le renfermé mais il avait payé pour huit jours, et Yasu ne rouvrirait pas sa porte ainsi.

## May ou Lyla

Akime, Koheda, Akko, Mari, tous ces noms valsaient pendant le lourd sommeil qui le menait jusqu'aux environs de treize heures, et dans cet état il se réparait relativement bien des soubresauts et des sensations de la veille. Il se levait avec des projets pour la journée, mais comme il était difficile de s'arracher à la lourdeur de la nuit d'avant, à la violence de sa première nuit aussi, dont il ne lui restait que des flashes, une femme qui n'en était pas une, la tête au-dessus de la cuvette à s'entendre dire, "drink water, water" et la seconde d'après, des mots plus durs et quelque chose aussi de plus dur en lui parce que la pute ne voulait pas minimiser son plaisir. C'est bien Shiro qui aurait dû se faire payer pour cela mais les billets qu'il avait sortis pour elle ou lui, et ceux qu'elle, lui, lui avait pris pendant qu'elle lui avait enjoint par un "Wash your cox before" de disparaître s'étaient retrouvés dans sa poche à elle, à lui. Alors c'est sûr, Lyla n'avait pas esquivé, loin de là, elle y était même allé assez directement.

Alors, quand exactement trois jours plus tard il décida sur un coup de tête de retourner au Motown 1, comme mu par la nécessité impérieuse d'exorciser cette plongée dans les bas-fonds, et qu'il la revit assise à la même table, paradant mécaniquement, il la serra dans ses bras, sans

même évoquer l'argent qu'elle lui avait pris, lui glissant juste à l'oreille un « ... Do you remember me ? ... », et elle dubitative « ... your hotel's name ? ». Ses tentatives à elle pour réitérer la lucrative expérience demeurèrent vaines cette fois, mais il ne mit pas dans ses refus le mépris qu'un homme spolié comme il l'avait été aurait pu ressentir à son égard, non, bien au contraire, il respecta profondément cet être hybride, ce « Male to Femal » ou « M to F » comme on disait, se répétant intérieurement combien devait être malheureuse cette étrange créature quand lui, formidablement gâté par la vie et protégé aussi, était libre d'aller ici et là, d'accepter ou de refuser, alors qu'elle, tous les soirs, devait répondre à la même question de ces brutes de passages « ... how much ? ». Comment lui en vouloir et ne pas prendre en affection celle qui lui avait permis de pousser un peu plus avant les portes de la vie, et ne pas lui murmurer à l'oreille

Au même moment, Lyla sentit sur son dos la main frêle d'une jeune femme qui la fit se retourner et sourire à celle que Shiïro reconnut encore. Mei était fardée pour la nuit. Shiïro la salua à son tour.

**Le lendemain**

Mei dort. Elle est là. Shiïro lui a trouvé un emploi de serveuse dans un restaurant huppé de Ginza. Mei dort d'un sommeil de plomb, d'un sommeil immaculé pour une fois, et il en sera ainsi désormais de sa fatigue. Sa présence dégage dans la petite pièce comme un champ magnétique qui tient les meubles debout. Shiïro a porté la fragile épuisée jusqu'au lit, et l'a deshabillée, tenu par l'étrange impression de coucher son enfant, empli aussi de cette plénitude que lui procurait chacun de ses gestes, désintéressés, unilatéraux et fondamentalement maternels, loin des bas-fonds. Il l'avait littéralement recueillie, et la beauté de son sommeil matinal l'émouvait au point qu'il lui semblait conserver une œuvre d'art, comme elle précieuse et fragile, convoitée et vulnérable. Alors, pendant que Mei dormait là, il la voyait se réparer.

Mei la pute, l'Ijime-ko, l'élève.

Le fait est que Mei devenait absolument la source de son bonheur quotidien, et qu'il n'en pouvait plus du besoin d'elle. Il l'aimait à en perdre la raison, la patience et la sagesse. Les larmes qui parfois lui montaient aux yeux, il aurait aimé qu'elle les prenne dans sa bouche et les avale.

La distance qui se creusait dans son couple avait laissé une place qu'elle avait prise. Fulgurante, violente, passionnée, excessive. Elle était follement aimée, elle était dévorée d'amour, et ce à tel point qu'il avait le pressentiment qu'ils ne pourraient pas sortir de cette histoire autrement qu'en mille morceaux et, comme le marcheur dont la course ne saurait s'arrêter brusquement après l'effort, son esprit était toujours dans l'élan de sa

présence visuelle. Il lui était difficile de réaliser que deux années durant Mei s'était tenue là devant lui, à l'écouter et à le regarder.

Il n'était pas un lieu où il ne pensait à elle, ni une seconde sans sa présence. Dans la fatigue approfondie comme dans la puissance de ses efforts physiques, immobile ou en mouvement, les yeux fermés ou grands ouverts, elle était là, partout à la fois. Sublimement là, au centre et au-dessus, le guidant et l'éclairant. Et même quand elle n'était pas là, elle était. Se creusaient infiniment ses espaces intérieurs, où elle se déployait comme un gaz. Elle se dilatait en lui qui n'avait plus de frontières ; elle l'agrandissait. Et dans ce paysage qu'elle peuplait outrageusement, il s'abandonnait et se perdait dans des visions à venir où il se voyait se fondre l'un l'autre. La loi et la morale lui paraissaient soumises désormais tapies comme un animal obéissant, balayées par cette force qui les poussait l'un vers l'autre, l'un pour l'autre, l'un dans l'autre.

Et pourtant, il violentait Mei.

Elle, extraite et transposée dans un monde où l'envie pouvait être satisfaite constamment, et sans discussion, où le désir trouvait possible sa réalisation immédiate, où les limites au désir n'étaient pas liées à l'argent mais à la conscience.

Alors, quand Shiïro se rendit chez Mei un jour, sachant qu'elle était seule, il vit la pauvreté qui était la sienne, et surtout la simplicité de son logis, les meubles

bon marché mal assortis, qui supportaient deux plantes vertes faméliques, une petite chambre de filles qu'elle partageait avec sa soeur depuis sa naissance, des posters passés représentant des peintures trop célèbres, deux petites marines mal encadrées et surtout beaucoup d'amour sur les murs de papier peint.

La faire vivre ainsi, comme même lui n'avait jamais encore vécu, vivre en dépensant, obéissant à la moindre compulsion, car il fallait se libérer de sa vie antérieure où tout était contraint et compté, était déjà peu évident pour lui, mais qu'en était-il pour elle, soudainement hissée dans l'ascenseur social, et comme riche artificiellement, sans même pouvoir dire son mot, car non seulement il la gatait, mais il le lui imposait, en lui posant le doigt sur la bouche ?

Qu'était-ce comparé à cette seconde violence, plus sourde, arachnéenne, qui consistait à tisser autour d'elle le filet d'une famille, en la désennuyant sur le chemin des vacances en compagnie d'Akari, petit piège encore, dont les yeux verts et la joie de vivre avaient ensorcelé Mei, et la tenait ferrée encore davantage, l'engluait toujours plus dans les realia de la génération suivante ?

Mei, de sa prison dorée, regardait désormais passer avec envie les trains d'adolescents insoucians qui toisaient cette fille-mère avec une curiosité dédaigneuse, et elle, immigrée de force au pays des adultes, marchait, sonnée, tenant dans sa large main la menotte d'Akari, en ne réfléchissant plus, mais sentant naître en elle l'étrange sentiment de n'appartenir plus à aucun âge, apatride chronologique désormais.

Violente, elle l'était pourtant aussi de nature, et elle trouvait dans ce rapt souvent l'occasion d'exprimer cette part rocailleuse et tranchante d'elle-même. Une mère taiseuse et peu éduquée, qui grandit sous les brimades d'une marâtre de passage, n'avait pas enfanté d'une pierre polie. Les mots étaient rares dans les conflits et les coups partaient vite, des coups de poings lourds et bestiaux, qui remplaçaient le verbe qu'elle n'avait pas, coups de balai et de ceinture encaissés par Mei, épaissie cependant par l'école d'une grammaire qui manquait à son éducatrice. Au bout d'une dizaine d'années, la tige était droite donc, et ferme à l'intérieur, et savait en même temps se plier quand il fallait, par politesse plus que par soumission, presque par intelligence.

Restaient les épines. Et les coups de griffe qu'elle sortait à la moindre occasion. Shiïro y voyait luire la vie alors même qu'il était au front, la première des victimes, essuyant de simples brimades verbales, quand ce n'était pas de vrais coups, réactions primales souvent, mais dans lesquelles il lisait le contact qui les attachait l'un l'autre, comme la déclinaison de leurs caresses du matin, ou la forme publique des injonctions intimes aux morsures et aux griffures qu'elle lui ordonnait pendant l'acmé de leurs combats érotiques.

Ils se battaient souvent.

Alors, au matin de leur séparation, les deux amants gisaient, éparpillés en débris d'eux-mêmes, au fond d'un

gouffre commun. La belle, que les vibrations amoureuses avaient poussé à mentir à son vieil amant, au sujet d'un vulgaire rendez-vous clandestin avec un garçon de son âge qui la tenait au ventre, avait rompu le pacte de transparence et de confiance qui leur tenait lieu de linceul comme de cocon. Elle se noyait désormais sous la culpabilité, moyen sans doute de fuir, mais aussi preuve passionnelle de la volonté commune à son ravisseur, preuve d'un caractère partagé qui les faisait appartenir à la même race des amoureux de l'amour.

Lui, tantôt fort et debout, tantôt rendu à l'état de simple miette d'homme, avait abandonné tout contrôle, écartant désormais le moindre sursaut rationnel, bouchon sur la mer noire et tempétueuse des sentiments, lui qui n'avait depuis la première minute jamais pu prendre la barre de lui-même, jamais pu se dompter, ni choisir, se laissait bringuebaler avec la passivité d'une feuille au vent.

Les débris des deux amants reposaient dans le gouffre où ils avaient plongé. Nuit noire, épaisse, et destructrice, nuit boueuse aux voyageurs éreintés, nuit de déchirure en eux et entre eux.

Et dans le spectacle désolant de ces êtres à bout de forces, épuisés par la passion, émergeait davantage Mei la fragile, qui en découvrait les supplices, et la violence rouge. Oui, la partie que jouait Mei aurait captivé davantage un observateur étranger, car il y aurait perçu les étapes du processus de l'arrachement amoureux chez l'individu naissant à l'âge adulte, happé par la fin de l'enfance. Alors que Shiïro ne faisait que répéter un état névrotique que seuls les moments douloureux de sa

propre enfance avaient pu construire, et qu'il commençait à identifier clairement : la hantise de l'abandon, l'arrachement au ventre, l'angoisse de l'errance en pleine forêt.

Shiïro avait tout donné, trop donné, payé des vacances, des restaurants, des habits, des forfaits téléphoniques, des tickets de trains, des entrées au musée, au cinéma, au concert et au théâtre, et dans les fêtes foraines, du temps à n'en plus finir, développé des milliers de photos, dépanné Mei systématiquement, ramené des dizaines de cadeaux de chaque voyage, quelle honte il ressentait désormais dans cette dispensiosité phallocratique dans laquelle il avait exercé tout son pouvoir de mâle en manque de domination. Mei avait été sa chose, et alors qu'il avait pensé avoir rajeuni à ses côtés, il avait pris en fait un sacré coup de vieux, le vieux riche et sa pute comme lui avait hurlé un jour Yasu, qui avait tout vu dès le premier jour, "mais mon pauvre, tu es amoureux d'une gamine, et tu l'entretiens ". Et même, et surtout, ses amis les plus proches, que la politesse bienveillante envers lui avait empêché de parler vraiment, qui lui condescendaient un "tu fais ce que tu veux", ou encore un "c'est génial de vivre un conte de fées", pensaient au fond d'eux qu'il était tombé bien bas, qu'il devait filer un bien mauvais coton l'homme qui exhibait ainsi une telle conquête, dans cette béatitude sottise du phallocrate satisfait.

Alors qu'en fait, pendant qu'il se croyait haut perché au-dessus des hommes, élevé comme artificiellement par

le pouvoir de l'argent et la satisfaction sexuelle, gonflé par la manipulation qu'il exerçait sur Mei qu'il appelait sa princesse, mais Mei était une femme, qu'il appelait sa perle, c'est-à-dire qu'il chosifiait, Mei qu'il achetait parce qu'il avait de l'argent, sans trouver cela même malsain, mais elle n'était pas une pute, pendant qu'il se voyait haut dans le ciel et surtout, catastrophiquement, fier de l'être, le pauvre Shiro tombait bien bas, perdant non seulement toute dignité d'homme, mais encore toute carapace, toute notion du bien et du mal, de la mesure, de la norme et se croyait ainsi libre. Et ce malheureux bougre se regardait dans la glace, nu comme un vers, et reconnaissait en transparence un écorché d'anatomie, honteux mille fois, mille fois affligé par le pathétique spectacle qu'il s'était donné à lui-même et aux autres, appauvri aussi, faible et passif. Ce qu'il pleurait dans cette rupture était d'abord la perte de son pouvoir sur elle et sur les autres qui admiraient sa beauté, pouvoir qu'il ne pourrait plus exercer, castré dans cette virilité reconstruite par elle, il est vrai, mais pas uniquement pour lui.

Il ne savait se contenter de cette marque ineffaçable qu'il allait laisser dans sa mémoire, et il voulait, après avoir dévoré le gâteau jusqu'à satiété, en lèche vulgairement les dernières miettes. Caprice d'homme. Caprice d'enfant.

*Saykyo station*

C'est le milieu d'après midi dans la vie de Shiïro. Le soleil s'est détourné de sa courbe et Pan quitte la colline.

L'an dernier, en plein mois d'août, pendant le festival des étoiles Hikoboshi et Orihime, un des employés JR retrouva le corps d'une femme sur les rails du quai B de la ligne Saikyo. Lyla avait ce matin-là paré son balcon des branches de bambou traditionnelles et y avait accroché les papiers multicolores qui contenaient ses vœux de l'année. Elle attendait la fin de la fête pour pouvoir jeter le tout dans un cours d'eau afin d'éloigner la malchance. Elle savait depuis l'enfance la légende selon laquelle Hikoboshi et Orihime représentaient des amoureux qui ne peuvent se rencontrer qu'une fois l'an.

Shiïro apprit la nouvelle par les journaux, et alla fleurir sa tombe d'un bouquet d'œillet.